U d'/of OTTAWA
39003005523997

UNIVERSITAS

Quelques Ex-Libris

genre « Fers à dorer »

composés par

Charles Meunier
relieur-doreur

PARIS
« MAISON DU LIVRE »
Fondée en 1900
75, BOULEVARD MALESHERBES, 75

1921

Quelques Ex-Libris

genre « Fers à dorer »

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/quelquesexlibris00meun

Quelques Ex-Libris

genre « Fers à dorer »

composés par

Charles Meunier
relieur-doreur

PARIS
« MAISON DU LIVRE »
Fondée en 1900
75, BOULEVARD MALESHERBES, 75

1921

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

Z
993
.M1Q

LES EX-LIBRIS

Ex-libris : « faisant partie des livres ». Ce mot assez impropre sert à désigner les marques de propriété sur les livres. Ce sont des armes, un chiffre, une allégorie, désignant le possesseur et dont la reproduction gravée sur bois ou au burin s'applique sur la garde du livre.

Quand l'imprimerie n'existait pas encore, les manuscrits enluminés à la main étaient des objets trop précieux pour être prêtés, ils risquaient d'être égarés. Cependant, les couvents, les rois et les grands seigneurs faisaient volontiers figurer leurs armoiries dans la décoration peinte par l'enlumineur. On le voit sur les Heures *du duc de Berry, et nous savons qu'un Bourbon ayant acquis un* Josèphe *enluminé par Jehan Fouquet pour un d'Armagnac, le nouveau possesseur fit peindre ses armes à la place de celles qui existaient déjà. Combien d'objets, et de livres en particulier, ont ainsi subi l'effacement volontaire de leur destination première. Ceux qui ne possédaient pas d'armoiries cherchaient quelque*

autre marque distinctive. C'est ainsi que le même Jehan Fouquet, dans les Heures d'Étienne Chevalier que l'on voit à Chantilly, peignit sur un grand nombre de pages un double E enlacé de cordelières et de banderoles.

Le « fer à dorer » poussé sur les plats des reliures et le plus généralement emprunté aux armoiries servit aussi de marque intérieure.

L'imprimerie, en augmentant le nombre des livres et en diminuant leur prix, rendit plus nécessaires les marques de possession. En France, les seigneurs firent dessiner en fer à dorer leurs armes sur le plat de leurs reliures, ce qui constituait un ex-libris, c'est-à-dire une marque de propriété indiscutable. Mais dans les pays où la bourgeoisie d'abord fut éclairée, la coutume vint d'apposer sa marque sur la garde par une gravure volante. C'était de beaucoup meilleur marché et d'une application plus facile sur tous les ouvrages reliés ou non. C'est donc en Allemagne, en Hollande, en Suisse que nous trouvons les premiers ex-libris. L'un des premiers qui aient été vus en France fut celui de Nicolas de Lescut, secrétaire du duc de Lorraine, travail incontestablement allemand qui fut peut-être exécuté pendant que le possesseur accompagnait son maître à la Diète de Spire (1541).

Vient ensuite un ex-libris de bibliophile autunois (1574) qui n'est qu'une simple étiquette portant le nom : Charles d'Alboise et la date, puis celui de Dacquet, peintre-verrier, qui est d'exécution flamande et daté de 1596 ou du moins apposé sur un Desportes édité en 1596 à Anvers chez Arnould Coninx.

Toutefois, sans en avoir de traces, nous savons par le Champ-

fleury *de Geoffroy Tory que cet excellent dessinateur-typographe sous François Ier et son contemporain Roffet en dessinèrent quelques-uns, de même que Guyot Marchant, Pigouchet et quelques autres. Grolier, célèbre amateur français, adopte pour ses livres la devise :* « Grolieri et amicorum ». *Maioli, en Italie, collectionneur réputé, mit sur tous ses livres :* « Sibi et amicis. »

D'autre part, si la mode prenait difficilement chez nous, par suite vraisemblablement du plaisir de faire armorier ses reliures, l'Allemagne produisait de très beaux ex-libris. Le premier que nous connaissions est celui de Bilibald Pirckheimer, dessiné par Albert Dürer et gravé en 1511 à Nuremberg. Vient ensuite celui de Jérôme Ebner, composé en 1516. Albert Dürer en dessina plusieurs et fit école en cette matière.

Il convient de citer les deux célèbres graveurs du XVIe siècle, Virgile Solis et Jost Amman, Beham également, qui dessinèrent des blasons ornementés et coloriés du plus charmant effet décoratif.

C'est d'une influence allemande que s'imprégnèrent, par la Flandre, la Lorraine ou la Franche-Comté, les quelques graveurs qui firent des ex-libris en France au XVIe siècle. Citons parmi les plus habiles Thomas de Leu, Léonard Gaultier, Firens et Jean Picart.

Le premier ex-libris anglais qui nous soit parvenu est celui de N. Bacon, daté de 1574.

Tous ces ex-libris, in-folio, étaient armoriés. Il en est de même pendant la première moitié du XVIIe siècle. La plupart sont de simples blasons, les autres sont des compositions d'allure tout à

fait héraldique : accolades de lauriers ou de palmes, lambrequins, heaumes, cimiers, supports. Le blason s'appuie généralement sur un terrain qui se relève des deux côtés pour encadrer la pointe de l'écu. Les métaux et les couleurs d'armoiries, d'abord gravés au hasard, sont ensuite désignés par leur initiale, enfin indiqués, comme on fait encore, par des traits en sens divers, universellement adoptés d'après les Tesseroe Gentilitoe *du père Silvestre Petra Santa (Rome, 1638).*

La plupart des graveurs d'ex-libris sont restés anonymes en 1631, d'Hozier publia 125 blasons sous le titre : Recueil des noms et surnoms, qualités, armes et blasons de tous les curieux et amateurs d'armoiries, généalogies et histoires vivans en cet an 1631. *De ces blasons, nous n'en trouvons que 5 signés dans les collections actuelles : Le Puy du Fou, Montchal, Auzolles de Lapeyre, Jean Bigot et les frères Sainte-Marthe.*

Nous trouvons aussi, d'un graveur inconnu, l'ex-libris de Nicolas Chevalier, ambassadeur en Suisse de Louis XIII. Il descend d'Etienne Chevalier et a gardé de son aïeul le double E enlacé de cordelières que nous avons vu dans les Heures *de Jehan Fouquet.*

L'inscription avec le simple mot « ex-libris » est infiniment rare. Le plus souvent, en France, on met : « Ex-Bibliotheca » ; en Allemagne : « Liber » ; en Flandre : « Ex-Museo » ; en Angleterre, simplement le nom.

De 1550 à 1700, le heaume et surtout les lambrequins perdent de leur importance. Ces insignes de la moyenne et de la

*petite noblesse, qui avaient le mérite d'être authentiques, sont remplacés par des couronnes plus au moins apocryphes. L'écu s'encadre dans un cartouche. Les armes ne sont pas modifiées en elles-mêmes, comme en témoigne l'*Armorial *de Segoing (1679), mais elles subissent des simplifications fantaisistes.*

La plupart des ex-libris ne contiennent plus que les armes. Les graveurs les plus connus sont : Sébastien Le Clerc, A. Falmen, I. Bloquet, peintre de la Grande Mademoiselle, Jean Toustain, fournisseur de la noblesse normande, Pierre Noulin, Trudon, auteur d'un livre d'armoiries, et Montulay Lenée.

C'est à ce moment que commence la réelle vogue des ex-libris, mais aussi que l'on voit se perdre le sens de l'héraldique. Beaucoup de bourgeois enrichis jouent au naturel le Bourgeois gentilhomme, *pour le plus grand profit des Finances royales. A tant faire que de s'offrir des armes à beaux deniers comptants, ils ne lésinèrent pas sur les tortils et les couronnes et, si leurs armes sont parfois cocasses au point de vue du blason, elles ont du moins l'avantage de laisser toute latitude au graveur qui en tire souvent le plus heureux parti. C'est aussi le début des devises latines. Les premières modifications aux armes proprement dites ont été faites par Sébastien Le Clerc qui inscrit les armes dans un écu ovale, à l'italienne. Il invente des supports délicieusement historiés, entoure l'écusson de perles et de guirlandes. Décors charmants qui eussent été hors de saison si l'on eût gardé l'austérité des anciennes armoiries. Il est vrai que, si les traitants se firent fabriquer des armes triomphales,*

UNIVERSITAS O. M. I.

les artistes et gens de lettres furent exempts de ce ridicule. Sauf Ménage, réellement anobli, on ne trouve aucun blason apocryphe dans la pléiade d'alors.

Sous la Régence, la mode reste héraldique, avec plus de faste que de sincérité. L'affaire Law déplaça tellement les fortunes que les nouveaux enrichis perdirent toute mesure. Au lieu des modestes lévriers ou des anciens griffons, le plus mince robin ne veut pas de moindres supports qu'une Minerve dans les nuées, la Vierge Marie ou la Religion, pour ses armes de fraîche date (l'ex-libris du Président Hénault dessiné par Boucher, qui est une chose charmante). Si la robe, d'ordinaire de mœurs paisibles, se laissait aller à de telles fantaisies, on imagine où pouvaient en venir les vrais parvenus. Un dentiste (les dentistes étaient alors de réels charlatans), enrichi à martyriser ses contemporains, se faisait faire un blason sur son nom, Arrachart — nom sinistre — avec ces armes parlantes : « De sinople au chevron d'argent, escaladé par deux rats de sable, char de même traîné par un cheval marin ».

Les supports font preuve de la plus aimable fantaisie. On voit, aux armes de l'ex-libris de Gourgue, des griffons qui se font le bec après les armes comme sur un échaudé. Le lion des armes de Folard porte l'écusson sur son dos comme une pendule. Sans préjudice des ailes, guirlandes, coraux, palmes, composés avec le plus mauvais goût, mais qui sont parfois assez charmants. La Joue, peintre ordinaire du roi, crée des rocailles, des architectures fantasques, des figures allégoriques. Lui et

Boucher transmettent leur manière à Eisen, Cochin, Moreau le Jeune, Saint-Aubin, Marillier, Gravelot, Gaucher qui gravent des ex-libris comme ils gravaient de si gracieuses cartes de visite. Leur conception charmante du décor les empêchait de tomber dans le galimatias où ne pouvait manquer de choir l'héraldiste limité par les nécessités de son état. A côté de ces grands artistes, des amateurs réalisèrent d'aimables œuvres : citons Mme Louise Le Daulceur et le comte de Caylus.

Cependant Rousseau vint et l'allégorie se fit champêtre. On fait dessiner son château à la place de ses armes, ou bien de petites vignettes sentimentales, naturellement aggravées de devises latines ou terriblement ampoulées et du mauvais goût le plus mignard.

Ces derniers vestiges de l'orgueil aristocratique émigrèrent avec leurs possesseurs. La Révolution supprima cet art qui avait trop aimé les armoiries pour n'être pas suspect d'incivisme. Voici pourtant l'ex-libris du citoyen Michaud qui nous montre son monogramme entouré d'une guirlande de laurier, son nom sur un cartouche, le bonnet phrygien pour cimier et, plus haut, la devise « La Liberté ou la Mort ». Voici l'ex-libris de l'adjudant général Villatte, avec des faisceaux de licteur sous le même bonnet phrygien, mais le décor se surcharge d'un chapeau pastoral, d'une houlette et de pigeons amoureux. Cela sent à la fois le délicat Florian « mort berger sous la Terreur », les élégies de Robespierre et les pastorales de Fabre d'Eglantine.

L'Empire ramena des armoiries, les siennes, pires que tout

ce qu'on avait déjà vu. Il faut voir celles de François de Neuchâteau par exemple pour en savourer tout le ridicule, avec ses épis et son cygne : Agriculture et poésie. Par contre Piis, marquis authentique, se fait un ex-libris d'un palmier dont chaque feuille porte un nom des maîtres de la chanson. En bas, ses œuvres sont éparses.

Sous la Restauration, nous trouvons le seul ex-libris de Madame, duchesse de Berry, conçu en manière de fer à dorer. La mode en a complètement disparu. C'est le Romantisme qui la restaure avec tout son attirail pseudo-gothique, aussi ennuyeux que la fausse antiquité. Il y a cependant des éléments de gaîté. Tel cet électeur bénévole qui se fait portraiturer « avec le vent de l'inspiration dans les cheveux » sous les colonnades d'un cloître gothique où rampent des bêtes d'Apocalypse (ex-libris de Aimé Leroy de Valenciennes). Il y en a naturellement peu de cette sublimité naïve et des artistes mieux inspirés créent trois types : l'écusson, la marque de libraire genre XVe siècle, la vignette encadrée d'une courroie.

Cette dernière variété triompha, le bibliophile se recrutant de plus en plus dans la bourgeoisie éclairée. Des artistes se chargèrent de symboliser la personnalité des possesseurs de livres. Nous voyons une tortue surmontée d'une grue sur les livres de Ch. Asselineau, deux masques sur ceux de Paul de Saint-Victor. Alexandre Bida en dessine de charmants, entre autres celui de Félix Solar. Aglaüs Bouvenne grave ceux de Champfleury, Th. Gautier, et, pour Victor Hugo, une Notre-Dame

de Paris, qu'illumine un éclair portant le nom du grand poète, caractérise le monogramme de Hugo. Gavarni grave pour les Goncourt une main dont deux doigts désignent les deux initiales E et J. Félix Bracquemond dessine ceux de G. Pouchet, P. Burty et celui d'Edouard Manet avec le glorieux calembour : « Manet et manebit ».

Gambetta n'était pas plus modeste que Hugo en choisissant le coq gaulois avec sa devise : « Vouloir, c'est pouvoir », et Ferdinand de Lesseps en marquant ses livres d'un Hercule avec la devise : « Aperire terram gentibus ». M. E. Paillet avait une balance d'or, Aglaüs Bouvenne une chouette dans un vieux colombier (du nom de sa rue). Celui de M. Henri Beraldi, l'historien de la Reliure au XIXe siècle, représenté par son nom simplement, mode simpliste suivie par quelques bibliophiles contemporains. Bracquemond, Lalauze Courboin en ont dessiné un grand nombre, de même que Giacomelli dont tout le monde connaît l'ex-libris de M. Conquet, libraire : un moineau parisien sur des livres, avec la devise : « Ouvre l'œil ». L. Deschamps a un baudet, Octave Uzanne un très élégant monogramme. Parfois un calembour achève la cacophonie du genre comme l'ex-libris de M. de Laborderie : un pilote breton abordant avec la devise : « Qui l'aborde rie ». J'en ai dessiné un pour un collectionneur qui, pour laisser ironiquement survivre la trace de son internement dans une maison de santé, m'avait demandé une toile d'araignée surmontée d'un marteau. En fin d'album nous donnons l'ex-libris d'un amateur anonyme, dont

la devise : « Bien faire, laisser braire », ne dégénère pas en rounds de boxe. C'est celle d'un sage et d'un bel exemple.

De nos jours la France ne brille pas d'un éclat qui vaille la peine d'une description intéressante pour l'histoire de l'ex-libris. Nous mentionnerons cependant ceux du peintre délicat A. Giraldon, illustrateur d'ouvrages de bibliophiles très réputés, qui en a dessiné quelques-uns du plus charmant effet décoratif. Albert Robida, dont l'œuvre gravée est autant un plaisir pour les yeux qu'une source de documentation savante pour tout le Moyen Age, en a dessiné qui sont l'expression d'une ingéniosité très artiste. Le peintre Lobel-Riche, également.

Les Anglais, les Espagnols et les Allemands en sont restés aux armoiries jusqu'au XIXe siècle, et les Russes et les Italiens de la fin du XIXe siècle suivent la mode de Paris.

Les ex-libris anglais, après s'être longtemps inspirés du XVe siècle allemand, ont trouvé leur voie définitive avec les œuvres décoratives modernes de Walter Crane. Cet artiste, comme toute la pléiade qui a fleuri autour de Ruskin (Burne Jones, Dante-Gabriel Rossetti et leur continuateur Aubrey Beardsley), eut une très grande influence sur tout l'art décoratif contemporain. Chacun de ces artistes qui ont gravé des ex-libris y apporta sa note personnelle, mais dans le sentiment décoratif déjà indiqué. C'était le retour au Quattrocento italien. Anning Bell y apporte une note païenne qui, dans son ex-

libris d'Arthur Melbourne Sutthery, rejoint la première Renaissance, tandis que les autres se rapprochent des illustrations des King's Idylls *par Dante-Gabriel Rossetti, de même que Ospoval, W.-H. Marjaston et B. Thaw. Certains, comme Harald Nelson, cherchent dans ce goût des décors d'ordre typographique, si imités depuis, mais nouveaux depuis 1890. On trouve la même recherche chez M. T. Fischer et Léon B. Solon. Celia Levetus s'inspire de Kate Greenaway, tandis que Th. Ridetts subit l'influence allemande. J. W. Simpson est imbu des Japonais de même que Gordon Craig, enfin F. Carruthers Gould caricature le Moyen Age cher à ses contemporains, tandis que Burrow en dessine la plus romantique image dans l'ex-libris de Walter Pille.*

Cette influence du Quattrocento revu par les Préraphaélites anglais, les Allemands l'ont grandement subie et alourdie à leur manière par l'adjonction de détails plus ou moins symboliques. Cela se complique des armoiries traditionnelles et de chevaliers du temps de Maximilien comme celui de Karl Ridelt. Le goût anglais se double de manière plutôt singulière dans l'ex-libris F. Deschennis où l'on sent un parfum de Rops, mais l'ex-libris de George Hahl par Joseph Sattler est purement anglais, de même que le chevalier de von Gerhardt, tandis que les hiboux de Joseph Sattler cherchent à rejoindre la tradition gothique. Cette tradition est assez heureusement représentée par quelques blasons comme celui de Gustav Wolf, gravé par Julius Diez.

Quant à l'ex-libris de l'empereur Guillaume II, il est écrasé de détails, compact à étouffer l'aigle de son blason. Il a été dessiné par E. Dopler dem Jüngeren, qui a pourtant été moins malheureux dans les compositions pour les livres de la famille Ravoth. Bernard Wenig copie l'Erasme d'Holbein et fait des recherches dans un goût précieux et romantique assez bizarre. Hans Thoma fait des recherches d'un symbolisme peu clair, et Max Klinger l'imite en cela, non moins que D. Greiner et B. Bantot. Frantz Staffen revient au genre anglais, de même que Friz Erler qui nous donne un curieux ex-libris du compositeur Hugo Wolf. La figure à la bouche cadenassée du même auteur, qui vient ensuite, est aussi fort curieuse. La jeune femme, dans un point d'interrogation d'Elfriede Wendblandt, est tout à fait Aubrey Beardsley, aussi bien que le jardin d'Henri Vogeler. Par contre, le paysage d'Otto Ubbelohde a des tendances japonaises. Hermann Hirzel revient au Moyen Age allemand avec des paysages anglais et Otto Edmann, avec un ex-libris à portrait, en donne un de décoration purement typographique qui n'est point sans intérêt, non plus que celui de J. Brieslander. E. Strakgurtl encadre une des figures les plus connues du Printemps *de Botticelli et Anna de Wahl des fleurs et un livre avec la devise : « Cuique suum », qui laisse entendre que cet ex-libris est pour le mari lettré dont elle fleurit l'existence. En résumé, les ex-libris allemands manquent d'originalité, pris entre les deux courants : Albert Dürer et les Préraphaélites anglais.*

Les artistes suisses, à l'exception du célèbre Dunker et Aberli, participent naturellement du goût allemand. Le blason présenté par Erhardt-Ctern retourne à l'antique inspiration des héraldistes, de même que l'ex-libris de H. C. Escher. Le Renard et les Raisins *d'Ewert van Muyden, composé avec esprit et fantaisie pour M. Frédéric Raisin, de Genève, est tout à fait joli et bien personnel à l'érudit bibliophile.*

A part quelques artistes de tout premier ordre tels que Fifz, Roels, Vernaert, la Belgique subit des influences diverses. Fernand Knoopff est tout à fait anglais, tandis que Rassenfosse et Lynen imitent leur compatriote Félicien Rops. Ceci pour les ex-libris seulement, au moins pour Amédée Lynen qui peint surtout des guerriers du Moyen Age. Les ex-libris de Georges Lemmen et de Théo Renhuys sont purement typographiques, de même que l'ex-libris hollandais.

Cette énumération sèche et tout à fait sommaire n'a aucunement la prétention d'ajouter un chapitre à l'Histoire de l'ex-libris ; c'est simplement un petit préambule pour servir à la présentation des ex-libris gravés dans le genre « fers à dorer », ex-libris accommodés à la technique de la reliure que quelques amateurs bibliophiles ont bien voulu me demander. Que ces amateurs reçoivent ici l'hommage de ma reconnaissance.

CH. M.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

MAR 2 0 2001

a39003 005523997b

CE Z 0993
.M4Q 1921
COO MEUNIER, CHA QUELQUES E
ACC# 1431792